



HAL
open science

**Soigner les tirailleurs sénégalais, des Dardanelles à
Alexandrie**
**Soigner les tirailleurs sénégalais, des
Dardanelles à Alexandrie**

Anne Marie Moulin

► **To cite this version:**

Anne Marie Moulin. Soigner les tirailleurs sénégalais, des Dardanelles à Alexandrie. Soigner les tirailleurs sénégalais, des Dardanelles à Alexandrie. Jeanne-Marie Amat-Roze et Christian Benoit. L'EMPIRE COLONIAL FRANÇAIS DANS LA GRANDE GUERRE UN SIÈCLE D'HISTOIRE ET DE MÉMOIRE, Éditions DACRES, 2021. hal-03514424

HAL Id: hal-03514424

<https://hal.science/hal-03514424>

Submitted on 6 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'EMPIRE COLONIAL FRANÇAIS DANS LA GRANDE GUERRE UN SIÈCLE D'HISTOIRE ET DE MÉMOIRE

Sous la direction de Jeanne-Marie Amat-Roze et Christian Benoit

Éditions DACRES, 2020

Soigner les tirailleurs sénégalais, des Dardanelles à Alexandrie

Anne Marie Moulin

À la mémoire de mon grand-oncle, Charles Moulin, engagé volontaire à 17 ans, tué en 1918. J'aurais pu le connaître...

Les tirailleurs sénégalais furent créés par le général Faidherbe, alors gouverneur du Sénégal, en 1857¹.

L'offensive des Dardanelles

L'offensive des Dardanelles fut une décision politique des Alliés, à l'initiative de Winston Churchill². Son but était de passer sur la rive d'Asie et d'arriver à Constantinople, pour faire jonction avec l'armée russe en difficulté en Anatolie et dans le Caucase.

Les militaires répugnaient à soustraire des troupes sur le front en France. L'attaque devait d'abord être purement navale, les Anglais possédant plus ou moins la maîtrise des mers. Mais l'échec d'une première tentative, le 25 février 1915, fut suivi d'une décision de faire intervenir l'armée de terre pour détruire les forts des défenseurs turcs des détroits et passer sur la rive d'Asie. L'opération était sous un double commandement français et anglais, coordonné par Sir Ian Hamilton. Les troupes affectées, pour éviter de dépeupler le front en France, furent en partie coloniales, australiens du côté anglais, sénégalais du côté français. Les deux régiments coloniaux français comportaient chacun deux bataillons de Sénégalais embarqués en Tunisie, en Algérie et à Marseille. Entre avril et décembre 1915, l'opération mobilisa, face aux troupes ottomanes, commandées par le général Liman von Sanders³ et Essat Pacha, près de 450 000 hommes dont 145 000 furent tués ou blessés.

¹ Guy Thilmans et Pierre Rosière, *Les tirailleurs sénégalais. Aux origines de la Force noire, les premières années du Bataillon (1857-1880)*, Éditions du Musée historique du Sénégal, IFAN Cheikh Anta Diop, Gorée, 2008.

² Pierre Miquel, *La Grande Guerre*, Fayard, Paris, 1983, p. 315-319.

³ Liman von Sanders est *Generalleutnant* depuis 1911, soit général de division.

Bien que moins abondamment racontée et commentée que la victoire de Verdun, la bataille des Dardanelles suscita de nombreux débats⁴. On dispose d'une documentation qui s'accroît, au fur et à mesure des investigations des historiens⁵. De façon générale, il n'est pas de rapport, journal, reportage, ou correspondance, qui ne parle des Sénégalais.

Le recrutement des Sénégalais : la « Force noire »

L'emploi des troupes d'outre-mer n'avait pas été prévu dans l'éventualité d'un conflit avec l'Allemagne⁶. Avant 1914, les troupes noires de l'Afrique occidentale française (AOF) ne dépassaient pas 30 000 hommes. En 1914, Charles Mangin réitéra sa proposition d'une armée de volontaires, reposant sur l'idée que les noirs étaient des soldats nés qui n'avaient pas connu l'usine ou le travail des champs. Les tirailleurs constitueraient une force offensive destinée à jouer un grand rôle dans la guerre à l'Allemagne. Le diplomate et homme de lettres Eugène-Melchior de Vogüé, dans *Les morts qui parlent*, avait aussi soutenu l'idée d'une armée noire, « avec des baïonnettes qui ne raisonnent pas, qui ne reculent pas, qui ne pardonnent pas⁷ ».

Le recrutement des Sénégalais au début de la guerre fut néanmoins largement improvisé. Il ne dépendait pas du ministère de la Guerre, mais du ministère des Colonies et du gouverneur de l'AOF. Avec des procédés très variables, de la rafle au recrutement de volontaires avec primes, une troupe fut finalement levée dont les effectifs s'élevèrent progressivement, jusqu'en octobre 1915. Théoriquement, on donnait la préférence aux races « guerrières », mandingues, malinkés, bambaras, sérères, toucouleurs, sur les races dites « fragiles » (Peuls, Baoulés, Gouros)⁸. C'était aussi une question de prudence dans les régions récemment pacifiées comme la Mauritanie ou le Haut-Niger. Les nomades, Maures et Peuls, furent les moins touchés. En revanche, les Dogons de Sikasso et de Bandiagara, les Soussou de Guinée, les Sénoufos du Mali furent mis à contribution.

Le recrutement rappelait les chasses aux esclaves, dont les populations avaient gardé le souvenir. Ils réagirent par la fuite ou, plus subtilement, en présentant à l'appel des enfants et des vieux. Au conseil de révision, le tri ne retint que 10 % des hommes. Il est vrai que la taille minimum avait d'abord été fixée à 1,68 m. Mais l'examen médical révélait aussi l'importance de la malnutrition, de la lèpre (jusqu'à 10 %) et de la tuberculose chez les conscrits. Passé l'effervescence des premières semaines, l'opération fut mal ressentie par la population, privée de bras et saisie de la crainte que ses enfants ne reviennent pas.

Le sultan ottoman avait lancé un appel au djihad⁹, mais qui ne sembla pas avoir trouvé beaucoup d'écho ou si peu, en Afrique¹⁰. L'administration française s'efforça de s'opposer à la circulation de l'appel du sultan, relayé par la propagande allemande en

⁴ George H. Cassar, *The French and the Dardanelles, A study of Failure in the Conduct of War*, George Allen, London, 1971.

⁵ Par exemple, Tim Travers, *Gallipoli 1915*, Tempus, Charleston, 2001.

⁶ Marc Michel, *L'Appel à l'Afrique. Contributions et réactions à l'effort de guerre en AOF, 1914-1919*, Publications de la Sorbonne, Paris, 1982, p. 41-72.

⁷ Eugène-Melchior de Vogüé, *Les morts qui parlent*, Plon, Paris, 1899, in Sheldon C. Davis, *Reservoirs of Men, A History of the Black Troops of French West Africa*, Westport (1934), 1970, p. 120.

⁸ Marc Michel, *op. cit.*, pp. 20, 24, 27.

⁹ Faruk Bilici, « Les Ottomans à Alexandrie durant la Première Guerre mondiale », in Jean-Yves Empereur (éd.), *Alexandrie pendant la Première Guerre mondiale*, Alexandrie Moderne 01, CEAlex Centre D'Études Alexandrines, Alexandrie 2018, p. 216-241.

¹⁰ À comparer avec la Tunisie où des membres de l'élite tunisienne s'engagèrent aux côtés des Turcs, comme le Dr Ahmed Chérif, un des tout premiers médecins formés en France, devenu officier de l'armée ottomane, Mohamed Moncef Zitouna, *La Médecine en Tunisie (1881-1994)*, Simfact, Jadeida, Tunisie, 1994, p. 28-29.

Afrique de l'Ouest. Mais les confréries ne bougèrent pas¹¹, ni la Qadiriyya, ni les Mourides dirigés par le Cheikh Ahmadou Bemba, ni la Tijaniyya sous l'autorité de Hajj Malik Sy. À l'image de ce dernier, les responsables religieux, tout en étant réservés vis-à-vis de l'administration, avaient fait allégeance aux Français¹². À remarquer que la seule révolte importante, au Blégoudou, de Diassi au nord de Bamako, fut de caractère traditionnel, autour des vieux chefs animistes.

En 1915, un bilan approximatif du recrutement s'établit de la manière suivante : 14 000 soldats provenant du Haut-Sénégal et du Niger et 8 000 de Guinée, 4 600 de Côte d'Ivoire, 3 350 du Sénégal et 1 800 du Dahomey.

À noter l'engagement du prince Ouanilo, fils de Béhanzin, futur officier.

Le débarquement dans le détroit des Dardanelles sur la presqu'île de Gallipoli

L'expédition militaire des Dardanelles dura d'avril 1915 à janvier 1916. Une partie des troupes relâcha d'abord à Moudros, sur l'île grecque de Lemnos.

« Moudros fut bientôt une invraisemblable tour de Babel, une cohue hétéroclite d'Australiens, d'Hindous, d'Anglais, de fantassins français, de nègres, parqués dans des camps de fortune, dressés aux abords du port, sans autre eau potable que celle des citernes de la flotte. [...] Avant même de songer à jeter ces hommes, venus des quatre coins du monde, échoués sur cet îlot désert, contre les défenses de la presqu'île de Gallipoli, les chefs essayèrent de leur donner quelque cohésion et de remettre un peu d'ordre dans le matériel. » Sur proposition de Ian Hamilton, le chef des troupes anglaises, « l'armada prit le chemin de l'Égypte¹³. »

« La population d'Alexandrie fit fête à cette armée qui lui parut magnifique et redoutable. Les gars australiens, lâchés comme des cowboys à travers la ville, y causèrent bien quelques scandales. Mais les Français (les souvenirs de Bonaparte sont encore vivaces sur la terre d'Égypte) emportèrent tous les suffrages¹⁴. » Le 5 avril 1915 eut lieu une revue « merveilleuse » (sic) par Hamilton et d'Amade, le chef du contingent français : « La revue a été passée dans le désert, à deux kilomètres environ de Victoria College, en direction d'Aboukir. [...] Des tribunes à gradins avaient été dressées pour le public. La toile de fond du décor était une palmeraie, à travers laquelle on apercevait les murs blancs et les tours de Victoria College. Gros succès pour les zouaves et pour les Sénégalais¹⁵, dont les chéchias rouge vif resplendissaient¹⁶. »

« L'apothéose fut la charge des chasseurs d'Afrique, au galop, ventre à terre, dans la poussière d'or. »¹⁷

Le débarquement devait être « comme un coup de tonnerre ». Mais « toute la population d'Alexandrie savait pour quels combats s'organisaient les forces anglo-françaises. [...] La presse égyptienne annonçait l'arrivée de toutes les unités, de tous les détachements. [...] Ces renseignements précieux n'étaient pas perdus pour les Turcs, pour

¹¹ David Robinson et Jean-Louis Triaud eds., *Le Temps des marabouts, Itinéraires et Stratégies islamiques en AOF, 1880-1960*, Karthala, Paris 2012, pp. 183-198.

¹² Amadou Hampâté Bâ, *Oui, mon commandant, Mémoires II*, Arles, Actes Sud, 1994.

¹³ Edmond Delage, *La Tragédie des Dardanelles*, Grasset, Paris 1931, p. 116.

¹⁴ « Nous représentons la gloire passée, l'époque de Napoléon », Joseph Vassal, *Uncensored letters from the Dardanelles, written to his English wife by a French medical officer of Le corps expéditionnaire d'Orient*, (Heinemann, London, 1916), reprint 2016, India, p. 26.

¹⁵ François Charles Roux, *L'Expédition des Dardanelles au jour le jour*, Armand Colin, Paris, 1921, pp. 37-38.

¹⁶ Joseph Vassal, 6 avril 1915, p. 26. Dans ses lettres adressées à sa femme, Vassal se félicite de ses ordonnances sénégalaises qui suscitent partout la curiosité du public : « Nous avons un bon cuisinier et à nous trois nous recevons huit rations, de quoi satisfaire huit soldats jamais rassasiés. », p. 15.

¹⁷ Edmond Delage, *op. cit.*, p. 120.

les Allemands¹⁸ ». Au moment du débarquement des troupes de terre, les Turcs, galvanisés par Liman von Sanders, avaient eu le temps de fortifier la rive d'en face. Un feu nourri accueillit les assaillants.

Le corps expéditionnaire d'Orient des Français comptait initialement 20 000 combattants, dont une brigade coloniale mixte avec deux régiments comportant deux bataillons de tirailleurs sénégalais, commandée par le colonel Ruel : deux tirailleurs noirs pour un blanc. Le 1^{er} et le 2^e bataillons avaient fait campagne en Algérie et au Maroc¹⁹.

La tactique avait prévu un débarquement sur la côte asiatique par les Français, pour faire diversion, pendant que les Anglais se concentraient sur la rive européenne. Il eut lieu le 25 et le 26 avril 1915. Tout avait été soigneusement répété. « À Moudros, Australiens et Sénégalais avaient appris l'art de se jeter en masse dans une chaloupe, d'en sauter à l'eau, avec armes et bagages. [...] Mais on n'avait pas pu faire figurer deux éléments essentiels, les balles turques et les barbelés²⁰. » « Il était neuf heures quand la vedette de l'Askold (bateau russe) amena à terre deux compagnies du 7^e colonial (un bataillon de noirs, un de blancs)²¹. » « Un bateau contenant une douzaine de Sénégalais se renversa. [...] De même, près du Carthage, où un caporal et plusieurs Africains se noyèrent²². »

« Les barques approchent. [...] L'officier se lève, il reçoit une balle en pleine figure et retombe sur ses hommes. Ses hommes étaient des Sénégalais. Pris de rage, ils n'attendent pas d'être à rive, ils se jettent à l'eau avec le sac et le fusil, et tels de nouveaux monstres immergeants (sic), abordent ainsi tout ruisselants sur la rive d'Asie. Ce sont les premiers qui la touchent²³. » L'opération terminée, des décorations sont remises, dont une à un sergent sénégalais²⁴.

« Des zouaves, des Sénégalais et un régiment de marche forment le corps de débarquement²⁵. » « Les Sénégalais enlevèrent le village, mais quand ils voulurent pousser plus loin, vers le Mendéré (le Scamandre antique), ils furent arrêtés par des feux d'en face. [...] Deux compagnies (turques) demandèrent à se rendre, arborèrent des drapeaux blancs. Les Sénégalais, émus par ces signaux blancs, ne tiraient plus²⁶. »

La diversion créée par les Français sur la côte asiatique fut meurtrière : « Un bateau frappé par un gros obus a coulé avec un certain nombre de Sénégalais²⁷. » Le Dr Vassal décrit l'arrivée des blessés : « Un Sénégalais n'a plus de face, à partir du nez, ce masque remue et saigne, les yeux expriment une douleur affreuse, il manque encore à ce malheureux tout un pied et trois doigts d'une main²⁸. » Il panse les premiers blessés, avec l'aide de Korka, son ordonnance. « Il y a un Sénégalais, avec une plaie à la tête, un pied qui manque ainsi que trois doigts à une main. À un autre noir, attendant son tour sur une chaise, on demande « beaucoup malade ? » « Non, il y en a un peu. » Le docteur l'examine. Les deux jambes ont été arrachées par un obus²⁹. »

¹⁸ *Ibid.*, p. 121.

¹⁹ Marc Michel, *op. cit.*, pp. 294-298, Joseph Vassal, *op. cit.*, p. 59.

²⁰ *Ibid.*, p. 129.

²¹ *Ibid.*, p. 144.

²² Joseph Vassal, *op. cit.*, p. 62.

²³ Albert Londres, reportage « Le débarquement héroïque des Français sur la terre d'Asie », 26 mai 1915, *Si je t'oublie, Constantinople*, Union générale d'édition, Paris, 1985, p. 51-52.

²⁴ Joseph Vassal, *op. cit.*, p. 98.

²⁵ Albert Londres, *op. cit.*, p. 52.

²⁶ Edmond Delage, *op. cit.*, p. 144.

²⁷ Joseph Vassal, *op. cit.*, p. 55.

²⁸ *Ibid.*, p. 113.

²⁹ *Ibid.*, p. 57.

Le 27 mai, après le débarquement des Anglais sur la côte d'Europe, les Sénégalais se portèrent à leur tour vers la rive d'Europe, à Sedd ul-Bahr³⁰. « Les Sénégalais crient : « En avant pour le général » (En avant pour le général !). Ils jettent leurs fusils, se défont de leurs chaussures et se précipitent le poignard en l'air. Toute l'armée se précipite³¹. » « On apercevait côte à côte les Sénégalais et les gars du Worcester, marcher contre les avancées d'Achi Baba. [...] Aux cris d'Allah, répondaient les hurlements des Anglais et des Africains³². » « Ils allaient au coude à coude, blancs et noirs, et n'attendaient qu'un signe de leur officier. [...] Las de devoir ramper, ils étaient heureux de se mettre debout et d'emporter la position³³. »

Mais la progression des troupes est arrêtée par les obus des Turcs qui tiennent la crête. « Nous sommes bien coincés ici, il n'y a pas d'arrière, on est marmités de face et de flanc du matin au soir et du soir au matin³⁴ », résume le sergent Drieu la Rochelle. L'espace est constamment balayé par les obus. On s'installa dans une guerre de tranchées dont les Africains n'avaient pas l'habitude³⁵. Les hommes y menaient une « existence de lapins dans leur terrier³⁶. » La routine était ponctuée par des tentatives d'extension du terrain occupé, particulièrement meurtrières.

Comme les Sénégalais étaient épuisés, il fut pratiqué un amalgame des troupes coloniales et françaises avec des troupes fraîches venues d'Afrique via la France, mais moins aguerries. Une nouvelle compagnie de volontaires mixte, française et sénégalaise, fut composée. À partir de septembre 1915, les Européens furent aussi remplacés par des créoles martiniquais et des Sénégalais des Quatre Communes (Dakar, Saint-Louis, Gorée, Rufisque), jouissant de la citoyenneté française et donc soumis à la conscription (loi Diagne d'octobre 1915). En Afrique, l'enrôlement réclamé par Mangin avait remplacé le volontariat initial. L'engagement des troupes n'était donc pas le même, ni leur préparation, qu'au début de la guerre³⁷. La proportion était désormais de deux compagnies blanches pour une compagnie noire, l'encadrement étant exclusivement assuré par des officiers blancs.

Sur la langue de terre occupée, il n'y avait pas d'arrière. Il fut donc impossible de déployer les équipements habituels. Le camp français apparaît d'abord pittoresque à l'extrême : « C'est derrière Sedd ul-Bahr une étrange ville de toile, de bois, de terre et de pierre. On y voit tous les types possibles de tentes et de baraquements, des marabouts, des kiosques, des huttes, des vérandahs, des villas, avec d'in vraisemblables mobiliers, où se révèle tout le génie industriel et blagueur de leur race. [...] Des paillotes nègres s'étendent jusqu'au Plateau des morts³⁸. » Dans ces conditions, seules des infirmeries sommaires avaient pu être installées dans les ruines du Château d'Europe. Le 21 juillet 1915, le Dr Vassal, après avoir fait les pansements à la station à l'arrière, monta vers les tranchées récemment conquises et distingua « les corps de beaucoup de Sénégalais qui

³⁰ Albert Londres, « Dans la presqu'île de Gallipoli. Comment les Alliés ont pris Seddul-Bahr », 27 mai 1915, *op. cit.*, p. 57.

³¹ *Ibid.*, p. 58.

³² Edmond Delage, *op. cit.*, p. 158-159.

³³ « They closed in, elbow to elbow, whites and blacks, and only waited for a sign from the officer... Tired with crawling, they were glad to stand upright and rush the position. », Joseph Vassal, *op. cit.*, p. 118.

³⁴ Drieu La Rochelle, « Le voyage des Dardanelles », *La comédie de Charleroi*, Gallimard (1934), Paris, 1982, p. 168.

³⁵ Albert Londres, « Dans la presqu'île de Gallipoli, une armée qui n'a pas d'arrière », 3 juin 1915, *op. cit.*, p. 60-64.

³⁶ Tim Travers, *Gallipoli 1915*, Stroud, History Press, 2016, p. 187.

³⁷ « Les Sénégalais ont été déjà sur le front, en France. Pendant l'hiver, ils ont été envoyés dans le midi, où ils ont subi un deuxième entraînement. », Joseph Vassal, *op. cit.*, p. 4.

³⁸ Edmond Delage, *op. cit.*, p. 186-7.

sont montés à l'attaque le 13 juillet. Ils portent leurs vareuses bleu foncé. Ils sont morts en combattant, c'est un panorama sublime, au-dessus de toute expression³⁹. »

Les tireurs isolés, dissimulés dans les taillis, étaient redoutables. « Dans nos lignes, un Sénégalais, un grand diable costaud, portait un sac de grenades sur la tête quand un tireur turc lui lança une balle par le travers, il fut coupé en deux et plusieurs noirs près de lui furent tués ou blessés⁴⁰. » Les Turcs étaient souvent installés en vis-à-vis à une vingtaine de mètres (il y eut parfois, d'un accord tacite, des trêves au cours desquelles les combattants enterraient sommairement leurs morts).

L'enfer des Dardanelles devait durer neuf mois pendant lesquels il fallut organiser la relève des troupes à partir des sites alentour, en particulier Lemnos et sur Tenedos, une autre île grecque de la mer Égée, très proche de la côte d'Asie mineure.

La vision des Noirs par les combattants du front d'Orient

« Ce n'était pas assez que de transporter ici la France ; voilà que nous y transportons nos colonies⁴¹. »

« Car sur ce front, le plus petit de tous, il ne manque qu'un peuple pour que les cinq parties du monde y soient au coude à coude, dans ces sept kilomètres⁴². »

Au moment du débarquement, le médecin militaire Vassal décrit les tirailleurs comme aptes au service et en forme⁴³. Évidemment, on dispose de peu de témoignages directs des protagonistes, pour une large part analphabètes. Mais les Africains marquèrent l'imagination de tous les témoins. La plupart des mémorialistes n'avaient probablement jamais fréquenté d'Africains. Ils racontèrent d'abord une vision d'esthètes d'une étrangeté appréhendée de loin. Sur la neige, « les noirs se détachant là-dessus faisaient penser à un jeu de dominos⁴⁴. », écrit François Charles-Roux.

« Nous redescendons par les collines, nous heurtant par les couloirs aux Bambaras, aux Peuls, à des yeux sans gloire, à toutes les images les plus brouillées et les plus ternes de nous-mêmes, car notre divisionnaire, stratège habile, faisait soutenir la nuit par ses soldats blancs et la journée par ses nègres⁴⁵. »

D'après Reginald Kann qui s'était battu aux Dardanelles aux côtés des troupes noires, la mixité au début n'avait pas posé de problèmes. Cependant, au fil du temps, les Sénégalais seraient devenus indolents au risque de « contaminer les troupes blanches⁴⁶. » Vassal remarqua que la manœuvre de nuit ne leur était pas familière, tandis qu'Albert Londres observa avec enthousiasme que les Sénégalais, « peut-être à cause de leur apparente parenté avec la nuit, percent mieux qu'aucun les mystères de l'obscurité⁴⁷ » ! Était-ce l'effet d'un recrutement particulièrement soigneux ? Les compagnons d'armes des tirailleurs étaient lyriques : « Ils sont beaux. Ils ont des formes splendides. Leur peau est si douce que l'on comprend dans une certaine mesure que des blanches aient souhaité en tâter quelque peu⁴⁸. » Dans les moments de détente, tout flottait dans une harmonie intemporelle, exemptés qu'étaient les combattants des normes quotidiennes des civils.

³⁹ Joseph Vassal, *op. cit.*, p. 164.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 175.

⁴¹ François Charles-Roux, *op. cit.*, p. 217. Charles-Roux est alors au début de sa carrière de diplomate, mais c'est comme combattant qu'il a écrit cet ouvrage.

⁴² Albert Londres, « Dans la presqu'île de Gallipoli sous le soleil », *op. cit.*, p. 66.

⁴³ Joseph Vassal, *op. cit.*, p. 4.

⁴⁴ François Charles-Roux, *op. cit.*, p. 298

⁴⁵ Jean Giraudoux, mai 1915, « Adorable Clio », in *Carnet des Dardanelles*, introduction et notes de Jacques Body, Paris, Éditions Le Bélier, 1969, p. 111.

⁴⁶ Reginald Kann, *Le Temps*, 26 avril 1923, in Myron Echenberg, *op. cit.*, p. 74.

⁴⁷ Albert Londres, 27 mai 1915, *op. cit.*, p. 57.

⁴⁸ Pierre La Mazière, L'H.C.F., *L'Hôpital chirurgical flottant, Dardanelles, Moudros, Athènes, Salonique*, Albin Michel, Paris, 1919, p. 111.

Les officiers projetaient leurs rêves sur une scène exposée de toutes parts aux regards : « Une belle vue est un puissant antidote contre le cafard, et rien ne nous aide davantage à supporter notre existence de gardiens de phare⁴⁹ ».

L'épave du *Bonnie Clyde*, qui sert d'appontement sur la côte, est un nouveau Cheval de Troie. La bataille semble irréelle : « C'est l'Asie qui tire, non c'est l'Europe. [...] Africains et Australiens participent sans haine à la lutte de ces deux continents ennemis⁵⁰. »

Giraudoux fut le plus lyrique de tous : « Aucun acte futile ou vil n'était imaginable, on était vu de toutes parts⁵¹. » La scène de bataille devenait une palestre : « Tous les hommes nus sur la plage. Beaux Anglais, beaux Sénégalais, Français trapus et agiles. Cures de soleil⁵². » La baignade renforçait encore l'illusion d'une vie hors du temps : les hommes tout nus barbotaient avec délices dans une mer d'huile.

« Nous nagions en heurtant des nègres qui, bons hippopotames, s'enfonçaient⁵³. »
« Un monde inoffensif, insouciant, comme les mondes d'un seul sexe »⁵⁴.

Impréparation ?

« Avec les hommes que nous avons perdus de maladies [...] nous aurions pu battre les Turcs deux fois⁵⁵. » (5 octobre 1915).

Ce front compta jusqu'à 80 000 hommes, pour lesquels le chiffre exact des morts est encore discuté. Le Dr Abdülkader Noyon décrit le champ de bataille vu du côté turc : « Nos martyrs et les cadavres des soldats ennemis étaient couchés côte à côte, rassemblés comme les fidèles prosternés pour la prière du vendredi à la mosquée. »⁵⁶

Le taux de mortalité et de blessures fut très important chez les tirailleurs, supérieur à celui des blancs. Si la bravoure des tirailleurs montant à l'assaut est soulignée par tous, la préparation militaire des nouvelles recrues était insuffisante, et la mort de leurs officiers laissait les hommes désemparés, surtout après le remplacement des troupes aguerries d'Algérie et du Maroc par des conscrits venus directement d'Afrique, allant jusqu'à la panique, comme au cours de la nuit du 3 au 4 mai 1915⁵⁷.

Jérôme Carcopino, universitaire enrôlé dans l'armée d'Orient, raconte : « Nuit de juillet 1915. Un bataillon de Sénégalais [...] descendait vers neuf heures du soir aux appontements du Bonnie Clyde, sur lequel il devait s'embarquer pour une semaine de repos à Tenedos. Dans la descente du front vers la plage, les Sénégalais avaient-ils été trop bruyants ou bien l'un d'eux avait-il été assez imprudent pour allumer une flamme ? Toujours est-il que sur la côte d'en face si proche de nous, les Turcs furent alertés et au moment où le bataillon était rassemblé en départ, un intense bombardement a commencé. Cris de frayeur, hurlements de souffrance, blessés qui s'effondrent dans le sang, morts que l'on transporte sur des civières, 17 tués, une cinquantaine de blessés, voilà ce qui

⁴⁹ François Charles-Roux, *op. cit.*, p. 300.

⁵⁰ Jean Giraudoux, « **Carnet de Guerre** » (mars 1915 - janvier 1916), in *Carnet des Dardanelles*, p. 71. Le Bélier.

⁵¹ Jean Giraudoux, « Dardanelles », extrait d' « Adorable Clio », in *Carnet des Dardanelles*, Le Bélier, *op. cit.*, p. 117.

⁵² Jean Giraudoux, *Carnet de guerre*, p. 67. Je ne vois pas à quoi correspond cette référence. Je ne trouve pas d'œuvre de Giraudoux portant ce titre (BNT); = *Carnet des Dardanelles*

⁵³ Jean Giraudoux, « Dardanelles », in *Carnet des Dardanelles*, *op. cit.*, p. 117.

⁵⁴ *Ibid.* p. 118.

⁵⁵ Sir Ian Hamilton, *Gallipoli Diary*, Londres, Edward Arnold, 1920, t. II, p. 237.

⁵⁶ « Sor Harplerde Salgin Hastalklarler Anearc » Tip, Ankare Tip Fakimteso, 1956, in *Hizmet Özdemir, The Ottoman army, 1914-1918, Disease and Death on the Battlefield*, University of Utah Press, Salt Lake City, 2008, p. 68.

⁵⁷ Tim Travers, *op. cit.*, p. 180.

pendant un quart d'heure nous a rempli les yeux et le cœur de la plus poignante douleur⁵⁸. » Le 2^e bataillon de zouaves, celui de Carcopino, partit à la rescousse.

Mais la maladie frappa simultanément, comme le rappelle la citation de sir Ian Hamilton.

Comme l'impréparation militaire, l'impréparation sanitaire fut soulignée, en particulier du côté britannique⁵⁹, en raison notamment de la décision de Hamilton de laisser la direction des services médicaux à Alexandrie avant le départ⁶⁰. Les Anglais n'avaient pas prévu autant de résistance de la part des Turcs et ils n'avaient pas prévu non plus le nombre des malades. En fait, dès le début, la dysenterie frappa les troupes. À Gallipoli, l'eau, comme dans la plupart des îles de la Méditerranée, posait un problème chronique. Les sources locales étaient toutes contaminées, contamination confirmée par les analyses des services bactériologiques de l'armée⁶¹. Carcopino note : « Du vin rouge, nous en avons comme nous voulons. Par contre, nous n'avons pas d'eau à notre suffisance, car il n'y a pas sur cette terre ingrate de source dont le débit puisse rafraîchir le corps expéditionnaire⁶². » L'eau filtrée et javellisée devait être apportée par bateaux-citernes, mais le canardage des barques compromettait souvent l'approvisionnement. D'autre part, la consommation des eaux de pluie était théoriquement interdite, mais on voyait « des Sénégalais venir, leur bidon à la main et à l'aide d'une ficelle les plonger et les remplir dans le puits sale et en retirer une eau fétide et saumâtre qu'ils buvaient cependant avec une douce satisfaction⁶³. » Les latrines étaient d'abord inexistantes, puis un système de boîtes de biscuits fut expérimenté et mis largement en place⁶⁴. Rien d'étonnant si pour tous les soldats, la pathologie dominante fut la dysenterie, *Gallipoli Galop* des Anglais. Giraudoux note qu'il distribua très vite⁶⁵ toute sa provision de laudanum, élixir parégorique, dérivé de l'opium, connu pour son action antidiarrhéique.

Le service de santé français de l'expédition comprenait 22 médecins, un chimiste, deux officiers d'administration affectés à l'ambulance de la division. Le Dr Vassal, dans ses lettres à sa femme, donne une idée précise du labeur quotidien. Comme il n'y avait pas d'arrière sur la péninsule, les stations de pansement étaient situées plus ou moins sur le front, comme en témoignent les photos prises par le médecin, mais elles s'égaillaient sur une grande distance, qu'il parcourait à cheval dans les chemins improvisés. Le premier tri était effectué directement sur le champ de bataille. Il n'y avait qu'un modeste hôpital de campagne au Cap Helles⁶⁶, pourvu de tentes et de moustiquaires⁶⁷.

Les Sénégalais venus d'Afrique du Nord n'étaient pas préparés à ce type de guerre sur place. « En raison de leur mentalité, ils ne peuvent être trop longtemps mobilisés dans l'inaction et sans abri contre le froid⁶⁸. » Si les officiers passaient leur temps mort à évoquer l'Antiquité, si présente de tous côtés, à relire l'Iliade, à quelques encablures de

⁵⁸ Jérôme Carcopino, *Souvenirs de la Guerre en Orient, 1915-1917*, Hachette, Paris, 1970, p. 24.

⁵⁹ Mark Harrison, « Gallipoli, the Failure of Command », *The Medical War. British Military Medicine in the First World War*, Oxford, Oxford University Press, 2010, p. 173-227.

⁶⁰ Tim Travers, *op. cit.*, p. 197.

⁶¹ H. Violle, de l'Institut Pasteur, *Lemnos (Base des opérations des Dardanelles). Études sur l'hygiène de l'île et des camps*, s.l., s.d [vers 1920].

⁶² Jérôme Carcopino, *op. cit.*, p. 21.

⁶³ H. Violle, *op. cit.*

⁶⁴ Tim Travers, *op. cit.*, p. 198-199.

⁶⁵ Jean Giraudoux, *Carnet des Dardanelles*, *op. cit.*, p. 117.

⁶⁶ Le cap Helles est le nom grec de Seddul-Bahr (exactement en turc Seddül-Bahri).

⁶⁷ Joseph Vassal, *op. cit.*, p. 152.

⁶⁸ Mission d'inspection des soldats sénégalais du Corps expéditionnaire d'Orient, Conclusions relatives à l'utilisation du contingent sénégalais, 9 et 11 octobre 1915, Archives du Musée du Val-de-Grâce, Carton 785.

Troie⁶⁹, et à s'enthousiasmer pour les découvertes archéologiques provoquées par les obus réalisant des « fouilles » inédites dans des nécropoles et révélant d'admirables poteries, l'ennui rongait les tirailleurs. Ils supportaient mal les périodes d'inaction, faute de distractions. Selon Gouraud, l'absence d'encadrement par leurs compatriotes, leur faible niveau d'instruction constituait pour eux un facteur d'isolement déprimant. Pour les Sénégalais, comme pour « les créoles de la Réunion [...] de façon dérisoire, les adjudants, leur donnant à viser sans cesse Achi Baba⁷⁰, voulaient en vain allonger sur cette presque île le pauvre regard circulaire⁷¹. » Un faible dérivatif était l'exercice stoïque sous les balles. Giraudoux commenta sobrement : « les nègres seuls font l'exercice : les esclaves⁷². » À Tenedos où ils allaient au repos, ils organisaient en guise de distraction un concours de grimaces⁷³.

Pourtant l'inspection sanitaire avait prévu une certaine préparation spécifique. Un rapport de l'inspection sanitaire d'octobre 1915 détaille les instructions à propos des soldats sénégalais du corps expéditionnaire d'Orient⁷⁴. Il anticipe sur l'influence débilatante du froid de l'hiver et martèle la nécessité d'octroyer aux tirailleurs des vêtements chauds (cabans bleu foncé à capuchon). Un ensemble de mesures hygiéno-diététiques est prévu : sucre dans le café, légumes et fruits frais, jus de citron, noix de kola et boissons chaudes (des « grogs »).

À Moudros, où s'effectuaient la relève et l'évacuation des blessés de moyenne gravité, le médecin général inspecteur Jules Grall s'inquiétait des toiles de tente à acheter pour protéger du froid, du savon « antiparasitaire » (contre les poux ?), du type de celui de la Marine, à distribuer. Il insistait sur la quinisation préventive des Sénégalais et des troupes d'Afrique du Nord. Les sources étant souillées (présence de nombreux Coli), Grall préconisait aussi de mettre des comprimés Lambert (comprimés de chlore) dans l'eau de boisson reconnue impropre à la consommation, préférables à la javellisation de l'eau qui lui donnait un mauvais goût.

Le rapport prévoyait aussi de fréquents retours des combattants à l'arrière, suivant la formule pratiquée par les Anglais : un homme au front, deux à l'arrière⁷⁵.

Triage et évacuation des blessés. Les bateaux-hôpitaux

Cette guerre de position fut très meurtrière, en raison du feu qui s'abattait sur un sol ingrat difficile à protéger. À défaut d'un véritable arrière, il était impossible de soigner correctement les blessés sur les plages ou dans les ruines du Château d'Europe où fut installée une sorte d'infirmerie. Il fallait trier et évacuer le plus vite possible. Les blessés légers (figurant sur la liste écopés, éraflés, égratignés⁷⁶) étaient soignés sur place, les blessés moyens transportés à Moudros et les blessés graves opérés sur les bateaux-hôpitaux et évacués sur Alexandrie ou Bizerte.

Au moment du débarquement, le 25 avril 1915, il n'y avait guère que le *Duguay-Trouin* (avec 660 lits), qui partit pour Alexandrie avec un plein de blessés le 27 avril⁷⁷,

⁶⁹ Matthieu René-Hubert, « Des hellénistes en guerre », *Revue historique des armées*, n° 261, 2010, « La reconnaissance (fonction opérationnelle) », p. 88-105.

⁷⁰ La crête occupée par les Turcs.

⁷¹ Jean Giraudoux, « Dardanelles », *Carnet de guerre*, p. 114.

⁷² Jean Giraudoux, *Carnet de guerre* (24 mai 1915), p. 71.

⁷³ François Charles-Roux, *op. cit.*, p. 222.

⁷⁴ Rapport du médecin général inspecteur Jules Grall à Moudros, n° 3, Inspection des services sanitaires aux Dardanelles, Archives du musée du Val-de-Grâce, carton 485, 29 octobre 1915.

⁷⁵ Rapport du médecin général inspecteur Jules Grall à Moudros, n° 3, Inspection des services sanitaires aux Dardanelles, Archives du musée du Val-de-Grâce, carton 485, 29 octobre 1915.

⁷⁶ Alfred Mignon, *Le Service de santé pendant la guerre 1914-1918*, Paris, 1926, p. 401.

⁷⁷ François Olier, Jean-Louis Quéneec'hdu, *Les Navires-hôpitaux français et les évacuations sanitaires par voie maritime (1914-1918)*, série « Hôpitaux militaires dans la guerre : 1914-1918 », Tome IV, Louviers,

plus des embarcations plus ou moins « converties⁷⁸ ». D'autres bateaux se joignirent ensuite : le *Tchad*, la *Savoie*, le *Vinh Long*, le *Ceylan*⁷⁹. Mais ils restèrent trop peu nombreux pour transporter tous les blessés et inaptes au combat :

« Les deux bateaux-hôpitaux de cinq cents places, les transports aménagés en ambulances, étaient comblés, les rares médecins, et les « nurses » impuissants contre tant de misères. [...] Combien de blessés périrent, faute de soins!⁸⁰ »

Dans la rade de Moudros, les installations sommaires, prévues pour 500 hommes, furent vite débordées par 2 000 arrivées⁸¹. Le Dr Violle, médecin de la Marine, formé à l'Institut Pasteur, était cependant catégorique sur les avantages des bateaux-hôpitaux. L'air était plus pur, il y avait moins de poussières à bord : « un navire est une vraie maison ambulante⁸². » Le 23 juin 1915, le *Théodore Mante* quitte Moudros pour Alexandrie, avec 280 blessés.



Carnet de timbres de bienfaisance au profit de la Croix Rouge, émis en 1915 pour financer l'affrètement d'un bateau-hôpital pour les Dardanelles. On remarquera les bandes vertes destinées à prouver le caractère humanitaire du bateau.

Source : Croix-Rouge, Dardanelles, Charles Roux et Asturias : l'aventure d'un bateau-hôpital, <https://semeuse25cbleu.net/2014/11/28/croix-rouge-dardanelles-charles-roux-asturias-laventure-dun-navire-hopital/>

2014, p. 12, cité par Cécile Shaalan, « Alexandrie ville-hôpital », in Jean-Yves Empereur (éd., *Alexandrie pendant la Première Guerre mondiale*, Alexandrie Moderne 01, CEAlex Centre d'Etudes Alexandrines, Alexandrie 2018, p. 286-327.

⁷⁸ Tim Travers, *op. cit.*, p. 197.

⁷⁹ Joseph Vassal, *op. cit.*, p. 60.

⁸⁰ Edmond Delage, *op. cit.*, p. 161.

⁸¹ Jeanne Antelme, *Avec l'armée d'Orient. Notes d'une infirmière à Moudros*, Paris, Émile-Paul Frères, 1916.

⁸² H. Violle, *op. cit.*, p. 109-110.

Le *Charles-Roux*⁸³, ancien bateau transatlantique de luxe, fut, à partir du 28 août 1915, transformé en bateau-hôpital. Amarré près du cap Helles sur la presqu'île, il traitait les blessés légers et évacuait, après soins de première intention, les blessés les plus graves. Le compte rendu d'un infirmier, Pierre La Mazière, embarqué sur un navire-hôpital qui semble bien être le *Charles-Roux*, a laissé une description précise des soldats d'outre-mer ayant transité par l'hôpital⁸⁴. Les blessés défilent :

«Un nègre dont la cuisse est en lambeaux. [...] Lui aussi souffre cruellement [...] je prends le pauvre noir pour l'assister. [...] Je lui dis qu'il est beau garçon. [...] Peu de choses m'ont causé plus d'émotion que le geste de ce pauvre sauvage se raccrochant à moi dans sa détresse.» (9 septembre 1915) «Il rit comme un bébé, me serre la main, répète : "Camaradeé, camaradé".» (11 septembre 1915).» La Mazière esquisse des portraits : un «nègre répondant au doux nom de Printemps [...] charmant visage, bronzé plutôt que noir. De très beaux yeux en amande s'épouvantaient à voir tant de lumière et tant de monde». (14 septembre 1915) Son corps fut jeté dans la mer trois jours plus tard.

Le *Charles-Roux* disposait d'une large gamme de spécialités, dont la radiologie. La Mazière décrit un Sénégalais dans le cabinet de radiographie qu'il voit comme un véritable antre de sorcier éclairé par une lampe rouge, sillonné d'étincelles électriques, [...] tout encombré d'instruments horribles. [...] Notre homme va se décider lorsque, de grosses besicles vertes sur le nez, [...] M. paraît. Le Sénégalais croit sa dernière heure venue. [...] Nous parvenons à le maintenir pendant qu'on localise le projectile» (7 octobre 1915). Pour l'anesthésie, «le facétieux garçon prend le chloroforme comme du petit lait⁸⁵.» (7 octobre 1915) Mais «le radiographe est négrophobe comme il est sémitophobe. [...] Il affirme très haut "que les noirs ne souffrent pas [...] et que leur peau est un écran impénétrable pour ses rayons⁸⁶."» (10 octobre 1915)

«Pendant ce temps, un autre négroillon atteint à la tête; nous n'avons reçu que du noir depuis deux jours, n'entraîne dans notre salle que pour y mourir. Je crois bien que ce sont les nègres qui excitent en moi le plus de compassion⁸⁷.» (7 et 8 octobre 1915) «Ces innocents venus du Soudan ou du Sénégal [...] répètent "Michants Turcs". [...] Un [...] gaillard [...] parle le français (si l'on peut dire). [...] "Bouju". [...] Il rit et vient se câliner contre moi. Son visage est balaféré de deux sillons faits au rasoir et dont il est si fier⁸⁸.» (9 octobre 1915)

Certains soldats moururent de tétanos ou de gangrène gazeuse à l'arrivée : «Les blessés furent bientôt si nombreux que les navires-hôpitaux, trop rares, ne purent plus les recevoir. Les malheureux furent débarqués pêle-mêle sur les transports, couchés à même le pont, dans les stalles, la veille occupées par des mules, encore souillées de fumier, où ils s'infectèrent⁸⁹.»

Un environnement pestilentiel

L'environnement de Gallipoli était perçu comme particulièrement mortifère. «Les vents du nord chassent sur les tranchées alliées les miasmes pestilentiels de la pourriture

⁸³ Du nom de Jules Charles-Roux, armateur, père de François Charles-Roux.

⁸⁴ Pierre La Mazière, L'H.C.F, *L'hôpital chirurgical flottant, Dardanelles, Moudros, Athènes, Salonique*, Albin Michel, Paris, 1919, p. 24.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 97.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 111-112.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 97-98 et 108.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 108, 109 et 111. Les balafres désignent probablement un Mossi.

⁸⁹ Edmond Delage, *op. cit.*, p. 152.

et de la saleté turque⁹⁰. » Charles-Roux parle de l'odeur nauséabonde qui environnait Seddul-Bahr quand il revenait du repos. « Tout le monde vit sous la tente, la nourriture exécrable est saupoudrée de sable et assaisonnée de mouches. [...] Combien d'assauts manqués s'expliquent par la gastralgie des généraux et des états-majors ?⁹¹ » Dans cet environnement malsain sévissaient la « dengue d'Orient »⁹² et une étrange jaunisse qui minait les plus robustes (hépatite ?). Mais c'est avant tout la dysenterie qui « ravage les régiments. [...] Plus de mille malades par jour doivent être évacués. Les jeunes soldats ne résistent pas à la fatigue, au manque d'eau, à la monotonie de la nourriture⁹³. »

Certaines affections étaient particulières aux tirailleurs africains dont le froid minait les défenses : « Les Sénégalais souffrent déjà de la fraîcheur, ils en souffriront de plus en plus, et il faut s'attendre à un déchet, qui ira croissant avec la mauvaise saison, jusqu'à ce que leur relève soit devenue possible⁹⁴ ». La relève prévue ne vint pas, et la situation s'aggrava rapidement : « Par moins 8° C, ils sont si engourdis par le froid qu'il faut les remplacer⁹⁵. » « Nos noirs (environ 7 000 hommes) claquent des dents ; ils se présentent par centaines à la visite ; les cas de bronchites, de pneumonies, gelures des mains et des pieds se multiplient, les médecins doivent en reconnaître malades un grand nombre, évacuer les plus atteints⁹⁶. » Le traitement administré pour les pneumopathies est de 40 cg de sulfate de quinine, ou 1,5 g de chlorhydrate de quinine en solution opiacée dans vingt gouttes de teinture d'opium⁹⁷.

À la fin des combats des Dardanelles, les deux tiers des effectifs étaient noirs. « C'était un défilé de Sénégalais éclopés, les pieds gonflés dans leurs chaussures délacées, marchant à petits pas, se tenant à deux pour ne pas glisser. Une vraie Cour des Miracles⁹⁸. » « Nos noirs font vraiment pitié. Collet relevé, la chéchia descendue sur les oreilles, les Sénégalais grelottent, se rassemblent autour des feux de leur cuisine, se pelotonnent en boule comme des marmottes. [...] Encore faut-il s'étonner qu'il n'y en ait pas davantage [de malades] et admirer l'endurance de ces pauvres gens qui souffrent plus que les Blancs. [...] À la fin, 3 000 blancs et 7 000 noirs sont pratiquement indisponibles⁹⁹. »

Arrivée des blessés à Alexandrie¹⁰⁰

« Ne me parlez pas d'Alexandrie. Alexandrie est possible : mais pourquoi y penser quand ce n'est pas probable, et ne dépend pas de nous », écrit Vassal à sa femme qui veut le rejoindre à Alexandrie s'il est blessé¹⁰¹.

Le médecin général Grall avait insisté sur le fait « qu'en raison du climat la base d'Alexandrie convenait particulièrement aux troupes indigènes de l'Afrique de l'Ouest¹⁰². » Des 109 177 blessés qui arrivèrent à Alexandrie, 52 502 y séjournèrent. Près d'un millier de Sénégalais furent évacués sur le grand port égyptien, destination enviable :

⁹⁰ *Ibid.*, p. 188.

⁹¹ *Ibid.*, p. 178. La diarrhée des pauvres diables devient la « gastralgie » des gradés, qui rappelle les « *stomach disorders* », l'euphémisme bien connu des Britanniques.

⁹² François Charles-Roux, *op. cit.*, p. 199.

⁹³ Edmond Delage, *op. cit.*, p. 232.

⁹⁴ François Charles-Roux, *op. cit.*, p. 252.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 292-293 (22 novembre 1915).

⁹⁶ *Ibid.*, p. 300.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 297.

⁹⁸ Rapport n° 11.

⁹⁹ François Charles-Roux, *op. cit.*, p. 218.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 292-293 et 301.

¹⁰¹ Cécile Shaalan, « Alexandrie ville-hôpital », *op. cit.*

¹⁰² Joseph Vassal, *op. cit.*, p. 148.

¹⁰³ Jules Grall, Rapport n° 3, *op. cit.*

« Tout le monde sans exception vous dirait : “On souhaite la blessure libératrice qui vous amènera à Alexandrie”¹⁰³. » Alexandrie apparaissait aux soldats comme un paradis.

Pour beaucoup d'Européens, Alexandrie était, comme le site des Dardanelles, chargé de réminiscences de l'Antiquité. Pour les tirailleurs, il devint surtout synonyme d'une certaine douceur. Grall nota la présence d'une masseuse dans le personnel d'un hôpital. À cet égard, le général d'Amade condamna sèchement l'excès d'attentions qu'il considérait comme une cause d'amollissement pour les tirailleurs : certains « s'étaient laissés transporter en brancard [...] aux premières manifestations d'une température un peu élevée » (3 août 1915) et affirma avoir sévi¹⁰⁴.

L'Égypte, depuis le début de la guerre, était officiellement un protectorat anglais. Mais Alexandrie avait gardé son organisation municipale à part. Chaque communauté était représentée par des institutions, en particulier en matière éducative et sanitaire¹⁰⁵ : il y avait un hôpital propre à chaque communauté minoritaire en Égypte ; coptes et juifs avaient le leur. Les étrangers rivalisaient aussi dans ce domaine : il y avait donc un hôpital allemand, un italien, un grec, et même un « européen ».

Dès l'arrivée du corps expéditionnaire d'Orient à Alexandrie, l'organisation des formations sanitaires commença. Le 4 avril 1915, un dispositif était prévu pour les « blessés transportables et hommes fatigués susceptibles de reprendre leur place dans le rang après un traitement de 3 à 4 semaines. À diriger sur Alexandrie où serait créé un centre hospitalier de 800 à 1 000 lits »¹⁰⁶.

Au début, malades et blessés furent répartis dans les services, sous la direction du service médical anglais¹⁰⁷. Secondairement, fut créé, après accord avec le gouvernement anglais, le centre hospitalier français d'Alexandrie, qui désignait un ensemble disparate¹⁰⁸. Les Sénégalais furent théoriquement rassemblés dans l'hôpital du gouvernement égyptien, où 50 lits leur furent réservés dans des baraquements¹⁰⁹. La liste des soldats décédés à Alexandrie montre qu'ils furent dispersés dans les différents hôpitaux faisant partie du « système » français, auxquels on avait donné de grands noms faisant défiler le passé médical récent d'Alexandrie : Desgenettes, Larrey, Clot Bey (Antoine Clot dit). Un tirailleur est cependant mort en dehors du système, à l'hôpital israélite d'Alexandrie.

L'hôpital Parmentier, installé dans la maison de campagne des Frères des Écoles chrétiennes, abrita en moyenne 300 blessés ou malades venus des Dardanelles. « Répartis dans les salles “Jeanne d'Arc”, “Joffre” et “Castelnau”, nos glorieux poilus de toutes couleurs furent l'objet des soins délicats et attentifs des Sœurs de Charité, des Dames de la Croix-Rouge, des Docteurs militaires et civils et des Frères préposés à la direction de « leur » hôpital¹¹⁰. » On repère les blessés sénégalais sur les photos du réfectoire de l'hôpital, installé aux beaux jours dans le jardin¹¹¹.

Hôpital Parmentier, le réfectoire installé aux beaux jours dans le jardin

¹⁰³ Jean Leymonerie, *Journal d'un poilu sur le front d'Orient, 1915*, présenté par Yves Pourcher, Paris, Flammarion-Pygmalion, 2003, p. 109.

¹⁰⁴ Cité par Marc Michel, *op. cit.*, p. 297.

¹⁰⁵ Robert Ilbert, *Alexandrie 1830-1930*, le Caire, IFAO, 2 tomes, 1997.

¹⁰⁶ *Journal des marches et opérations du CEO. Service de santé en campagne. Direction du service de Santé du Corps Expéditionnaire d'Orient, du 3 mars 1915 au 9 février 1916*. Réf. 26 N 76/11, le 4 avril 1915, ministère de la Défense, Site Mémoire des Hommes.

¹⁰⁷ *Ibid.*, 28 mars, 4 et 5 avril 1915.

¹⁰⁸ Anonymous, « The military hospitals in Alexandria », *Lancet*, 8 avril 1916, p. 801-803.

¹⁰⁹ Rapport du médecin principal de 1^{re} classe Baratte sur l'inspection des formations sanitaires d'Alexandrie, ordre de mission du 31 août 1915, 6 pages.

¹¹⁰ *Le Lotus*, octobre 1928, p. 67 (Archives Centre d'études alexandrines, programme Presse francophone d'Égypte, <http://www.cealex.org/pfe/index.php>) cité par Cécile Shaalan, *op. cit.*

¹¹¹ Union des Femmes de France, *Bulletin mensuel*, n° 23, 1^{er} mai 1922, p. 164.



Source : Union des Femmes de France, *Bulletin mensuel*, n° 23, 1^{er} mai 1922, p. 164.

Le général Gouraud, commandant le corps expéditionnaire d'Orient, tint au maintien du centre hospitalier à Alexandrie. Rappelant en mai 1915 le dévouement dont la colonie française avait fait preuve et l'empressement à accueillir et installer les blessés dans 2 000 lits, il décida de continuer « à évacuer périodiquement sur cette ville un certain nombre de blessés, qui peuvent être assurés d'y trouver les meilleurs soins »¹¹².

Les paramètres nécessaires sont manquants ou erronés.

Source : Carte postale, Mohamed Aly Nofal, « *Postcard Collectors Guide Part A : Alexandria Egypt 1890-1956* », p 79

Légende : Les malades contagieux purgent ici leur quarantaine avant de repartir sur le front. Un tirailleur, à l'extrême droite.

Le rembarquement des Dardanelles eut lieu le 9 janvier 1916. Le centre hospitalier français quitta Alexandrie en avril de la même année.

La pathologie des tirailleurs, vue d'Alexandrie¹¹³

Alexandrie accueillit un mélange de blessés et de malades. Il est impossible de faire un dénombrement statistique complet et précis des diagnostics. Cependant, dès septembre 1915, la ville avait un centre bactériologique militaire, qui permettait le diagnostic d'un certain nombre de maladies infectieuses, et organisait et équipait des laboratoires de terrain¹¹⁴.

À Alexandrie, la dysenterie de l'armée fit l'objet des recherches du célèbre Ronald Ross, découvreur du moustique comme vecteur du paludisme. Au cours d'une mission de quatre mois dans la ville, il distingua la dysenterie d'hiver, due au bacille de Shiga et traitée par

¹¹² Ministère de la Guerre, État-major de l'armée, Service historique, *Les Armées françaises dans la Grande Guerre*, t. VIII, 1^{er} vol., Annexes, 1^{er} vol., Paris, Imprimerie nationale, 1924. p. 305, Annexe 217, « Le général de division Gouraud, commandant le corps expéditionnaire d'Orient à Monsieur le ministre de la Guerre, État-major de l'armée, section d'Afrique », 26 mai 1915.

¹¹³ Anne Marie Moulin, « Alexandrie, ou les coulisses médicales du Front d'Orient (1915-1916) », in Jean-Yves Empeur (éd.), *Alexandrie pendant la Première Guerre mondiale*, Alexandria Moderne, 01, CEAlex, Centre d'Etudes Alexandrines, Alexandrie, 2018, p. 328-347.

¹¹⁴ "Sergeant-Major, RAMC", *With the R.A.M.C. in Egypt*, Londres, Cassell, 1918, p. 194-197.

le vaccin antidysentérique de la firme Wellcome, de la dysenterie d'été, dysenterie due à l'amibiase considérée comme un fléau égyptien, traitée par l'émétine extraite de l'ipéca depuis 1824, administrée par toutes les voies possibles, y compris la voie rectale par les Français, ce qui choque les Britanniques.

La deuxième pathologie observée fut la fièvre typhoïde, conséquence classique de l'entassement des troupes buvant une eau contaminée en dépit des efforts des services d'hygiène. Deux vaccins, incluant secondairement les bacilles paratyphiques, étaient disponibles : celui de Chantemesse, bacilles typhiques tués additionnés de crésol, à raison de quatre injections, et celui de Hyacinthe Vincent, bacilles tués dans l'éther, utilisé pour les troupes de terre. La vaccination a probablement évité le pire, en dépit des controverses sur la survenue de typhoïdes chez des soldats (incomplètement ?) vaccinés. Les Français avaient déclaré la vaccination obligatoire dans l'armée, mais les Britanniques préféraient penser que les soldats restaient «libres de leur corps¹¹⁵ (sic)». Un correspondant de guerre anglais note cependant qu'à la question posée les officiers comme les soldats anglais répondaient : « Il n'y a que les imbéciles pour aller à la guerre sans être vaccinés¹¹⁶. »



Wellcome Images



Wellcome Images

Légendes ?

Ampoules de sérum antidysentérique, cliché fonds documentaire Wellcome Institute (Wellcome Images)

Est-il possible de faire le bilan des causes de mortalité chez les Sénégalais ? Sur les vingt Africains morts à Alexandrie, la plupart sont déclarés décédés de leurs blessures. La pathologie infectieuse mentionne fréquemment la pleuropneumonie, pour laquelle la différence est nette avec les Français chez qui le diagnostic *post mortem* le plus fréquent est la fièvre typhoïde. Ce qui soulève la comparaison du pouvoir de résister aux microbes en fonction du pays d'origine :

¹¹⁵ Ann Hardy, « Straight Back to Barbarism: Antityphoid Inoculation and the Great War », *Bulletin of the History of Medicine*, 74, 2000, 2, p. 265-290.

¹¹⁶ Sydney A. Moseley, « The Truth about the Dardanelles », *Fortnightly Review*, 1915-1916 ; *The Truth about the Dardanelles*, Londres, Gassell and Company, 1916, , p. 89, reprint Toronto Library, 1980, p. 87.

il est possible que les Africains aient été moins sensibles aux germes fécaux, en raison d'une immunisation précoce dans l'enfance¹¹⁷.

À côté des vaccins, un certain nombre de sérums furent utilisés sporadiquement, comme le sérum antitétanique, les sérums antityphique et anticholérique, à des fins à la fois thérapeutiques et préventives, dont les modalités seraient à préciser. La sérothérapie était à l'ordre du jour et la transfusion du sérum de convalescent fut probablement aussi tentée, qui prendrait de l'extension à la fin de la guerre.

Le monde africain des Dardanelles

Si les Français lettrés voyaient les Dardanelles à travers la mythologie, Hélène et la Guerre de Troie peuplant leur imaginaire, qu'en fut-il de cette terre et de cette nature sans repères pour les Africains, proches en cela de leurs homologues australiens ? Comment comprenaient-ils le monde dans lequel ils étaient entrés par effraction ? Lorsque se détachait, si proche, sur une crête, la silhouette d'un Turc se prosternant pour la prière, ressentaient-ils une proximité ? Le correspondant de guerre anglais Moseley note qu'on entendait surtout la musique des régiments turcs et voudrait qu'une fanfare occidentale la fasse oublier. Évoquait-elle l'appel du muezzin du village aux Soudanais et aux Sénégalais ?

Une carte postale en 1913 représente les tirailleurs pendant la campagne du Maroc s'affairant à la cuisine avec l'aide de leurs femmes qui servent de cantinières. Une partie de ces soldats se retrouva aux Dardanelles. Or le monde des Dardanelles était un monde sans femmes, c'est une antienne de tous les journaux intimes. Giraudoux le dit poétiquement. C'est comme si toutes les femmes étaient mortes : « Amazones qui ne savent pas manier le canon¹¹⁸. » À Alexandrie, les tirailleurs découvrirent les infirmières blanches françaises. Le colonisateur s'inquiéta de leurs possibles incartades sexuelles et du « ramollissement de la sauvagerie nécessaire au combat ». D'où l'idée de les « re-sénégaliser » (sic), en leur attribuant exclusivement du personnel masculin¹¹⁹.

De leur côté, les infirmières concoururent aux stéréotypes du simple d'esprit et du sauvage. Mais elles furent aussi sensibles à l'héroïsme et à la gentillesse des blessés, et s'intéressèrent à l'exotisme des fétiches et grigris chargés de détourner les balles.

D'où venaient ces soldats rassemblés sous le nom générique de Sénégalais ? Le cimetière français de Seddul-Bahr rassemble 2 236 tombes et confirme la diversité des hommes venus de tous les coins de l'Empire français, qui tombèrent dans la presqu'île. Le cimetière militaire français d'Alexandrie comptait 79 tombes en 1915, dont 20 Africains, 14 musulmans et 6 chrétiens ou considérés comme tels.

¹¹⁷ Warwick Anderson, « Natural Histories of Infectious Disease: Ecological Vision in Twentieth-Century Biomedical Science », *Osiris*, 19, 2004.

¹¹⁸ Jean Giraudoux, *Carnet*, p. 71.

¹¹⁹ Alison S. Fell, « Colonial troops in France and Britain nursing memoirs », Santanu Das ed., *Race, Empire and First World War Writing*, Queen Mary University of London, London, 2011, p. 143.



Nécropole militaire française du cimetière musulman d'*Al Manarah*. Source : CEA, Alexandrie, photo 20

« Les « Sénégalais » avaient d'abord été inhumés au cimetière musulman de Khat-al-Naar à Chatby. Inauguré le 9 septembre 1919, à l'occasion de la fête de Baïram, ce monument ainsi que les tombes ont été transférés au cimetière musulman de Manara en avril 1933. »¹²⁰

Conclusion

La question des traitements et des soins aux tirailleurs se prolonge dans celle de la signification de leurs souffrances. « Beaux volontaires, Gourkhas, rieurs sénégalais, soldats de France et de tous les comtés de la vieille Angleterre, vous fûtes héroïques, pourquoi êtes-vous morts ? » s'interroge en 1931 le journaliste et mémorialiste Edmond Delage, dans une envolée restée célèbre¹²¹. Léopold Senghor, lui, a choisi d'élever les « hosties noires » au-dessus de

¹²⁰ Union française des Anciens combattants et soldats, Alexandrie-Egypte, Jubilé 1919-1944, Livre d'Or, Editions du Périscope, 20 mai 1944, p 24.

¹²¹ Edmond Delage, *op. cit.*, dernière ligne.

l'autel des champs de bataille : « Non, vous n'êtes pas morts gratuits. Vous êtes les témoins de l'Afrique immortelle. »¹²² Vous êtes les témoins du monde nouveau qui sera demain. »

Remerciements

À mon ami Ibrahima Koné pour ses suggestions et son aide à l'identification des patronymes africains, à Cécile Shaalan, Jean-Yves Empereur et mes collègues du Centre d'études alexandrines, à Nicolaï Serikoff, pour l'utilisation du fonds photographique du Wellcome Institute à Londres, à Jean-François Fau, de l'université Senghor, Alexandrie..

¹²² Léopold Senghor, *Thiaroye*, poème écrit en 1944. [Ce poème renvoie à la révolte des tirailleurs à Thiaroye et à la répression musclée qui a suivi.]